



Les Voix d'Amélie

N° 12

Électronique



Éditorial *Le mercredi 31 mars 2010*

Depuis le 1er février les candidatures au Prix Amélie Murat & au Concours Littéraire Hélène Jacques-Lerta 2010 sont closes. Du 24 mars au 26 avril le Jury N° 1 a étudié 40 recueils pour le PAM et 25 dossiers (chacun constitué de trois poèmes) pour le CLHJ-L. Lors de sa session du 26 avril le Jury a retenu 11 recueils et 8 dossiers, que le Jury N° 2 va examiner jusqu'à la fin du mois d'avril. Le Palmarès établi sera alors envoyé à chacun des candidats et les Lauréats seront informés par téléphone. Nous vous rappelons que la cérémonie officielle se déroulera le 8 juin 2010 à la Maison de la Culture de Clermont-Ferrand à partir de 18 heures 30.

Le vendredi 12 mars a eu lieu à Blanzat, dans une belle petite salle, encore toute neuve, notre récital intitulé "Au bord de l'eau". Le public était nombreux (120 personnes) et a paru fortement apprécier la mise en scène réalisée par François Demange, et les dictions des intervenants, Colette Thévenet, Claire Demange, François Demange, Jean Pierre Brunhes, ainsi que la prestation des enfants, Marie, Justine et Luc. L'ensemble était accompagné à merveille par Jérémy Brun au Piano. Une trentaine d'Auteurs et de Poèmes a été dite, en alternance avec quelques chants et chansons. D'une manière parallèle à l'échange réussi entre le public et les "diseurs de poésie", nous avons pu apprécier, pour la troisième fois, la richesse et les satisfactions qu'apporte à l'équipe la mise en commun des qualités de chacun de ses membres, durant les répétitions et lors même de la manifestation. Il nous reste, maintenant, pour préparer le prochain récital, à tirer enseignement de quelques points insuffisamment probants.

Jean Pierre Brunhes.

Les Poètes du Cercle

UN POÈME APPÉTISSANT

Des effluves taquins me venaient aux narines
Quand elle était active à faire sa cuisine,
A concocter des mets, dresser de petits plats
Que je devinais chers et de brillant éclat.

Une douce amertume humectait mes papilles
Et câline s'offrait à ces mots qui grappillent
Dans leur simples écrits, quelque chose de doux,
Quand elle était active à cuisiner ses choux.

Il me venait un chant et des accords d'aubade
Quand du bouquet subtil je flairais la grillade
Ou que je salivais au fumet du rôti
Quand elle était active à doper l'appétit.

Je rêvais aux langueurs et aux parfums des îles
Quand l'écho du désert me taquinait la bile
D'arômes de vanille et glace au chocolat,
Quand elle était fin prête, en habit de gala.

Pour terminer alors ce succulent poème
Inspiré des accents d'une cuisine extrême,
Sans autre émotion, j'écrivais le mot "fin"
Dans le pressentiment de ne plus avoir faim !

Roger JIMENEZ.

DESSINE MOI UNE ÉTOILE

Elle avait sur sa peau
Juste au coin de ses yeux
Un morceau de soleil,
Comme une goutte d' eau,
Un cristal merveilleux,
Une larme en sommeil.

Dessine moi l' amour
Quand tu pars en migration
Aux pays interdits.
Je vois , en contre jour,
L' éclat de fulgurance
De ton regard hardi.

Au lac vert de tes yeux
Je voudrais ma noyer
En ultime voyage.
Mais le feu malicieux
Qui me veut éveillé
Me retient au mouillage.

Et ses yeux qui riaient,
Et ses lèvres si douces,
Et la nuit, comme un voile....
Alors, je balbutiais,
A l'ombre de sa bouche,
Dessine moi une étoile.

Yvette GALITZ.

Dans vos yeux
les forêts
les vagues rythmant sans relâche
les mélodies du vent.

Dans vos yeux
un appel plus poignant que celui d'un sourire.

Dans vos yeux
un immense désert
où veille une lumière.

L' eau sans fond de l' éternité.

Marie Thérèse SART.

L'ORAGE

L' intensité de l' air me grisait, m' exaltait
Je battais hardiment le haut de la montagne
Sans voir que la chênaie, à deux pas, s' agitait ;
Je perçus dans l' instant la bise pour compagne

Des stigmates de suie barbouillèrent l' azur
Un roulement lointain, voilé, se fit entendre
Mouvante, la lueur fondit en clair-obscur
Altérant l' indigo d' une nuée de cendre

Un lourd nuage noir emplît l' immensité
Comme un oiseau de proie aux ailes gigantesques ;
D' un éperon rocheux, creusé en cavité
Je fus l' heureux témoin d' offensives dantesques

Un craquement brutal gronda, démesuré
Éclatant et vibrant, cadencées canonnades...
L' enfer se déchaîna dans un ciel déchiré,
Javelines de feu lancées en estocades

Quelques larmes de pluie tombaient discrètement
Comme un gémissement, puis ce fut la tourmente
Une trombe fouillait le sol profondément
Sabrant la frondaison, fébrile et véhémence

L' obscurité régnait, et l' eau était partout
Jaillissant des nuées, roulant un flot énorme
Cet unique élément semblait former un tout
Voulant pour l' univers un décor uniforme

Mais déjà les stratus, emportés par le vent
Glissaient sur l' horizon ; la pluie connut la trêve
Le soleil décocha un dernier flamboiement
Rehaussant le saphir d' un arc-en-ciel de rêve.

Robert Caball



Que ferons-nous

Grondement des bombardiers
Vers la forêt la foule affolée
fuyait
Et ma main dans la tienne maman
tremblait

Que d'espoirs de décombres en fossés
toujours et partout
pourrissent
Abels fauchés par l'Argent
Et vous tous qui à peine survivez
en vendant à vil prix votre corps et votre âme

Jourdain empestés
Pourrez-vous jamais assouvir
la moindre soif

Et nous
Marionnettes aux vents de notre atome terre
De nous-mêmes
Esprit

Que ferons-nous

Georges Meckler

PRIMORDIAL SOUBRESAUT

*Ô Matière, toi qui n'aimes point à être chahutée,
Je te vois vibrer de courtoisie.*

*Ô Matière, que l'on ne saurait violer sans maléfices,
Témoigne nous de ton piquant.*

*Au décoché, la corde vibre, toute d'émoi encor
humide*

Des lèvres de l'archer.

*Et ma plume, ainsi, frémit d'amour,
Lors que, de son trait, elle brille et s'enroule,
Et que des lettres s'y nouent.*

*Oh que mon trait vibre,
Lors que ma corde brille et s'enroule.*

*Ah que vibrent mes noeuds,
En cet arc où frémit chaque lettre.*

*Il me faut chercher en moi,
Le lieu qui déroge à la chaîne,*

Là où s'appendent de sons les signes.*

Il me faut arguer, de friselis et de fredons,
Quelle est la source intarissable,
Où l'eau, cependant, sitôt s'assèche.*

*Il me faut nimer d'une ferveur d'attrait
Cette contrée de chiche*,
Dont le dénuement même m'abreuve.*

*Ô voisin de mon être,
Honorable proscrit que la théologie a rendu fugitif,
En vain te cherche-t-on, de chambres contiguës
En caches invisibles.*

*Les vents coulis et frémissants
Te sont insaisissables et fidèles.
Eux, seuls, te font cohorte des effluves de pins
Que le soleil au dehors inonde.*

*Eux, seuls, déjà te baignent
Aux ondes latescentes* de l'aube rédemptrice.
Languissant et furieux, ils inondent d'échos
Les voûtes essentielles.
Par elles, les grondements deviennent des cris,
Et les cahots indescriptibles, secousses ponctuées.*

*Alors, monte, irrévocable et seule élue,
L'onde vibratile où se condensent, émues,
Les humaines humeurs en la liqueur des cieus.*

Jean Pierre Brunhes

Les Mots du Patrimoine :

* APPENDRE, verbe trans.

Pendre, suspendre, attacher à une voûte, à des piliers, à une muraille. Il ne se dit guère qu'en parlant des choses que l'on offre, que l'on consacre dans une église, dans un temple, en signe de reconnaissance, en signe de respect ou pour conserver un souvenir.

* ARGUER, verbe.

Emploi trans. dir.

Prouver, mettre en avant.

* CHICHE, adj. [en parlant d'une personne] Dont la parcimonie confine à l'avarice.

[en parlant d'une chose] Qui témoigne de cet esprit d'avarice, peu abondant.

* LATESCENT : de ESCENT, ESCENTE, suff. " Qui prend la qualité, qui commence à ".

Latescent : qui s'élargit, qui grossit.

" De l'air lucide et latescent. (Moréas, Cant. 1886 p. 212)



LE CHEVALIER KENNETH

(Suite du N° 9)

N'est-ce pas le moment, pour vous d'élire enfin
Quelque beau chevalier, parmi vos prétendants?
Je suis faible, impuissant, tandis qu'ils sont robustes.
Mon regard las s'éteint, leurs prunelles fulgurent.
L'un d'eux pourrait sauver, notre fort menacé
Repousser en son fief, Murd'och et ses démons.
N'êtes-vous éblouie, par ces fiers équipages
Lorsque devant le hourd, ils viennent parader
S'exhibant fièrement, tels héros invincibles?
N'applaudissez-vous point, leurs glorieuses prouesses?
Ne célébrez-vous point, leur intrépidité?
N'êtes-vous point émue, de voir à la veillée
Lorsqu'ils ont déposé, la brillante cuirasse
Leurs membres vigoureux, leur torse musculeux? »

Ainsi dit le seigneur, à sa fille chérie
Mais elle se tient coite, et songe amèrement.
Par ces mots douloureux, elle répond enfin

« Que dites-vous, mon père, ô, malheur, infortune?
Quel servile destin, me proposez-vous là?
Que ces tristes propos, contrarient mon humeur.
Je n'aime que soirées, mondaines réunions
D'esprits fins, raffinés, épris d'art et de lettres.
Nulle trivialité, n'y blesse le bon goût.
Nulle vulgarité, n'y brise l'agrément
Des aimables propos, des entretiens charmants.

Quelle délectation, quel suprême plaisir
D'épancher tendrement, les soupirs de son âme
Pendant qu'un ménestrel, de son habile main
Sur un luth au son doux, égrène un chant sublime.
Laissez-moi préférer, plutôt que la présence
D'un maussade mari, médiocre, autoritaire
La douce compagnie, d'accortes damoiselles.
Que peuvent bien valoir, ces chevaliers superbes
Ces rustauds, ces fats, ces vantards, ces bravaches?
Plus creux est leur cerveau, que leur heaume évidé.
Brillante est leur cuirasse, et terne leur pensée.
Leur vue courte s'arrête, au bord de leur visière.
Ne suis-je qu'un appât, de chair appétissante
Pour cette mâle engeance, étourdie par le rut?
Qu'est-ce qu'un homme hélas, un être laid, grossier
Ne songeant qu'à chasser, et trousser les donzelles
S'adonnant aux jeux vils, des tournois et des joutes.

(à suivre) **Claude FERNANDEZ**

De l'ombre à la lumière.....

.....et retour

(Petit feuilleton poétique)

Neuvième épisode :

(suite du N°9)

Invitation

Alors, la Gente Dame s'engageât, apaisée,
En un retrait de révérence courtoise,
Comme si **son corps** fut pour elle *un bouquet*,
Dont elle eut pu sauver de ses sœurs alanguies,
La fleur unique, elle encor, presque éclore,
Comme un œil, à la chair de son œil, identique,
Ce, nonobstant la réserve
Que, là où **le premier eut propos**
De m'attirer, toujours plus, de parfum,
Le second, de son vif en prunele,
N'aurait eu de cesse
De me désigner, la bas, au loin, la source,
En l'attrait aux mille feux,
Dont, en toute Ville Sainte,
S'illuminent au couchant des dômes de sanctuaires !

Vision

Prémonitions ou fortune,
D'une insoumise buée agrippée à la terre,
Ultime adhérente aux plaies oblongues des labours,
Ou compagne confiante aux promesses d'emblavures,
Perçait, soudain, comme en un rêve,
Dans le tréfonds de marches frontalières,
Une ville immense, toute enceinte de beffrois et de
tours,
Une cité toute illuminée de basiliques et de minarets,
Une Trébizonde qui eut apparue, telle, aux Parthes,
Une Babylone fraîche, aux jardins suspendus,
Une Jérusalem Sainte, mais aussi, ensanglantée !

Investissement

Alors, accompagné de ces nouveaux amis,
Je m'approchais de ces nuées de Décapoles.
Une allée nous menait, majestueuse et large,
Comme il sied au cheminement d'un roi.

Deuxième Panorama

Des toiles de tentes frémisaient de part et
d'autre,
Multicolores et haubanées de cordons de

Aux claquements belliqueux d' étendards et de
bannières,
Des tapisseries exaltaient dans l'ombre, ainsi, rendue
fraîche,
En des scènes dignes de l'Arioste,
La geste d'un Grand à la manière d'un Dieu !
Des salons luxueux, dont elles garnissaient d'illusions
Les fragiles parois de draps d'or,
Comme s'il en avait été d' agapes orphiques et
dionysiaques,
Se proposaient écrins éphémères
D'un charroi d'oeuvres d'art,
Qu'un guerrier docte et raffiné,
Eut amassé en butin !
Pour lors de rougeoyantes braises
En des coupelles de bronze,
Sublimaient, d'ambre et de musique,
Toutes violences animales,
Et de benjoin et de myrrhe,
Les souffrances discrètes,
Que l'on prête aux fleurs !

Tous ces chapiteaux que l'on eut cru de carousse,
Ne s'enfiévrèrent non plus de ces apprêts d'aseaux,
Lors que se fomentent les aubes de combats ;
Plutôt, ils bruissaient comme essaims aux
présomptions de miel,
Et que mille acolytes fervents s'attacheraient à
circonscrire.

Selon les tentes, réunies en un vaste réseau
Par cent lieues de guirlandes,
Où se balançaient des lampions,
Duplication, dans les œuvres de nature,
De ces festons de stuc
Aux lambris des palais de l'hallucinante ville,
Que nous percevions dans les lointains,
D'emblée, je devinais les incessants échanges
Entre ce campement de fête,
Égayé de pavillons merveilleux et précaires,
Et ces dômes sacrés
Aux portiques de marbre et de lapis.

Ici naissaient les épures,
Là bas s'élevaient les colonnades !

Le ciseau élargissait, *ce jour*, d'un bloc immense et
terne,
L'éphèbe, **demain**, là bas, vainqueur aux jeux !
Je surprénais le pinceau cueillir sur la palette
l'étincelle,
Dont l'œil d'une odalisque

Saurait argumenter le divan de l'alcôve
De sa convoitise palatine !

Ici, les griffures dont , hélas, se signent d'un amour
trompé les combats ;
Les entailles dont on profane les reliques ;
Les sillons noirs où sur la peau s'inscrivent les
inconsolables pleurs ;
Toutes ces blessures qu'au corps de l'homme on
s'acharne à porter,
Et à son cœur,
Se trouvent, *ici*, comme un recel, en l' unique et noble
meurtrissure
Fait à la gouge au bois, à l'acier au burin,
Pour qu'enfin, **là bas, demain**,
Sous les voûtes d'archives et de prières,
Cicatrisent toutes les noirceurs,
Dans une encre amoureuse, et que, sous la presse et
l'abondance des cornes,
Saura briguer des vélin les plus blancs le grain le plus
fin !

Une main d'or et d'encres.

Sous sa tente préservée des poussières de la route
Et des surprises aériennes des vents,

**Le Maître en Gravure, les mains noircies par les
encres**

Et rongées par l'eau forte,
Inverse les lumières, et pour que Phoebus brille,
Il noircit de sa chevelure les flots !
" Dis-moi, **Homme étrange**,
Qui sait d'un lion rugissant
détourer la crinière, pour mieux en imposer
l'abondance ambiguë,
Et où sous la blondeur y cacher la violence,
Dis-moi, si les entrailles de ta mère enserraient, tel un
Janus,
L'Autre visage du Monde,
Ou bien, avait-elle, d'une lame de tarot
Prédit que de l'Univers il te serait donné
De faire jaillir les nervures,
De celles que le doigt de l'enfant devine
Lors qu'il caresse d'un hêtre la feuille ?

Mais toi, **Homme Illustre** qui nous dépeint, ainsi,
Emblèmes de nos vies et mirages des choses,
Dans le même temps tu sais,
A nous, êtres fragiles,
Nous en sceller les cruelles coulisses!"

(à suivre)

Jean Pierre Brunhes